

L'ART POPULAIRE...

Quand on n'est point en situation de faire les lois, il faut essayer d'affranchir les mœurs, d'échapper par l'indépendance de l'esprit à l'autorité brutale du fait. De cette façon, il n'y a pas de révolte à ciel ouvert, et l'on prépare la liberté sans menacer de l'insurrection.

Nous sommes donc à l'aise sur ce terrain; il ne reste après les batailles artistiques et littéraires ni blessés, ni morts, et l'on ne poursuit d'autre triomphe que celui de la pensée soutenue par la force de la raison et les hasards du génie.

L'art, à mon sens, peut diriger les destinées d'un peuple. Il est l'inspirateur souverain des sentiments qui entraînent les défaites méritées ou les victoires justes. C'est à ceux qui s'occupent des choses de l'esprit qu'appartient la lâche et le pouvoir de faire un peuple libre.

L'art actuel, hélas! n'en est pas là.

Il faut, pour qu'il conquière cette influence, qu'il entre dans une voie nouvelle où il hésite à s'engager. Il est encore aristocrate à sa façon, faiseur de cérémonies, esclave d'une étiquette qui est à la fois une injure à l'ignorance de la foule et au caractère de l'artiste.

J'entends rabâcher par plusieurs les mots d'égalité par-ci, d'indépendance par-là; mais ceux-là même qui les prononcent ne savent être ni simples ni justes. Ils veulent toujours avoir l'air de parler d'en haut et se placent, pour enseigner le peuple, au-dessus et non au milieu des foules. Tandis que lui, ce pauvre peuple, a donné pour la conquête de la liberté, aux heures d'égarément, tout ce qu'il pouvait donner, son sang: les gentilshommes de l'esprit, eux, n'ont rien osé, rien; et c'est pitié de voir combien dans l'esprit et l'œuvre des littérateurs et des artistes qui furent les contemporains de ces luttes mémorables, sont gravées profondes les marques de la vanité stérile ou de la timidité coupable!

Les uns sont serviles dans leur timidité.

Ils ne sont point des anarchistes, oh! non! et ils croient aux gouvernements: ils se contentent de parler la langue et de flatter les goûts de ceux qui achètent ou de ceux qui payent: Paturot, Prudhomme ou Chauvin; ils cherchent les succès faciles et les récompenses banales: ils veulent des médailles par-ci, un prix par-là, une croix pour finir; ils auront rempli leur carrière lorsqu'à force de courtoisie ou de banalité, à l'ancienneté ou à la faveur, ils auront commandé aux Beaux-Arts et fauteur à l'Institut.

D'autres sentent bien qu'ils ne sont que des écoliers ou des plagiaires, mais ils n'osent, par peur du ridicule - ou de la faim! - rompre avec les habitudes de la confrérie, briser les moules pour ne pas paraître briser les vitres: ils ne se sentent pas l'estomac assez bon ou la tête assez forte pour casser leur chaîne et vivre en loups!

Ils pèchent, les premiers par calcul, les seconds par modestie. Restent ceux qui pèchent par vanité pure et chez qui cette vanité inconsciente, aveugle, étouffe tout: intentions, efforts, courage et talent.

Dans les lettres, dans les arts, en vain certains se sont dits et croient être les interprètes des idées nouvelles; en vain ils parlent de progrès à poursuivre, d'indépendance à conquérir, en vain ils se vantent de servir à l'éducation du peuple! Ils s'y prennent si bien, qu'au lieu d'aider la liberté, ils la compromettent: au lieu de précipiter l'agonie des superstitions, ils la prolongent. Je n'aperçois de toutes parts, parmi ces soi-disant révolutionnaires, que mythologistes et mystagogues, tous d'une petite église semi-libérale, semi-impie, où l'on n'a que des demi-courages, et, par conséquent, jamais un vrai triomphe.

Ils restent des collégiens, alors même qu'ils ont des barbes blanches! Ils ont gardé le pli de l'éducation classique, et fiers à leur façon, ils se souviennent et veulent qu'on s'aperçoive qu'ils ont fait leurs classes et ont appris ce que les autres ne savent pas!

Ils restent toute leur vie dans les régions de l'idéal classique, disent, comme Bridois: *la foorme*; ils ont peur simplement de s'encanailler, ces démocrates!

S'encanailler! Je ne leur demande point ce sacrifice; mais il est temps, ce me semble, que l'art devienne démocratique, quand la démocratie déborde, et il faut le mettre à la portée du peuple, dans un temps où tous les ambitieux, les convaincus, le pouvoir, l'opposition ne font que parler du peuple.

Ils seront en pure perte, ces artistes, honnêtes courageux, s'ils sont en même temps pédants et solennels. Cela les fait estimer par quelques-uns, nommer académiciens par quelques autres; la foule aussi les salue peut-être, mais si elle les salue elle ne les comprend pas; et cet enthousiasme a juste la valeur d'une politesse ou d'une servilité.

Je dis cela pour tous, philosophes, romanciers, sculpteurs ou peintres!

Ce n'est partout qu'imitation, contrefaçon, plagiat, c'est-à-dire le contraire de la liberté. Ceux-là même qui ont du mérite et des convictions n'en font point bénéficier l'humanité. Il ne sert pas plus qu'ils aient de la force et du cœur, qu'il ne sert à un cheval d'être rapide et généreux, si on l'enchaîne à un poteau autour duquel il tourne sans cesse, les yeux bandés. Ils n'ont pas, eux, les yeux bandés; mais, quand ils remuent la tête, c'est toujours pour regarder en arrière.

Mystagogues, mythologistes, oui, tous, presque tous! Ceux qui s'appellent des libres penseurs, au lieu d'affirmer simplement la liberté humaine, discutent, sermonnent et plantent autel contre autel; s'ils nient un dogme, c'est pour en prêcher un autre. En tous cas, ils parlent une langue à laquelle le commun des mortels ne comprend rien, et qu'ils ne comprennent pas toujours, j'en suis sûr, eux-mêmes! Ils disent bien qu'ils y voient clair, mais le dindon de Florian le disait aussi.

Les lettres, les arts, la poésie, la peinture, la statuaire, rôdent encore à travers l'antiquité et le moyen-âge, flanquées d'un peuple de monstres! Il y a des dieux, des devins, des anges.

Sous prétexte qu'il exista un olympus et un paradis, on dessine encore autour des fronts, à l'encre ou à l'huile, des nimbes et des auréoles, on attache des ailes aux épaules de marbre; on ne voit que saints et que héros, images de la foi et traces de la tradition. Le présent traîne le passé collé à ses flancs comme un cadavre dont le poids l'entraîne.

J'attribue pour ma part l'état d'infériorité intellectuelle dans lequel se trouve la classe des souffrants, autant au genre d'éducation que la tradition leur impose qu'à l'ignorance dans laquelle la misère les oblige à vivre.

C'est l'Université qui est maîtresse de l'instruction dans notre pays, et il faut à tout prix passer sous les fourches caudines si l'on veut être quelque chose, n'importe où, jamais!

Pour être *quelque chose*, on est empêché d'être quelqu'un. L'uniformité déplorable des études, la nécessité où est le moutard de France de faire au dix-neuvième siècle (pauvre gamin!) des travaux sur les écrivains d'avant Jésus-Christ, l'orgueil naturel qu'inspirent les succès de distribution, tout cela influe fatalement sur les habitudes et les goûts de l'esprit. Malgré tout, on garde l'odeur de l'éducation pédante, et il est aussi difficile de sortir du collège d'être entier et personnel qu'il est difficile de sortir enthousiaste ou naïf du baignoir!

En route, dans tout concours, à tout examen, ce sera au passé héroïque et légendaire que les jurys devront emprunter leurs sujets. - Misère! On préparait des jeunes hommes par la version, le thème, des indigestions de langue morte aux difficultés de la vie! Dans le monde, la fortune et les honneurs dont l'État, ce maître souverain, dispose, seront à ceux qui n'inventeront rien, mais se contenteront de traduire encore. Cela sera ainsi, à chaque pas, dans le monde des arts, des lettres, et durera aussi longtemps qu'un corps officiel aura le monopole de l'enseignement garanti par la délivrance des diplômes, la consécration des grades. Voilà comment, à moins d'être vigoureusement bâti, on se trouve étouffé en naissant. Pour qu'une personnalité se dégage, il faut toutes sortes de hasards, le malheur peut-être: c'est la passion qui coupera les liens avec les dents!

C'est si commode, et cela donne si bien un air de supériorité, de savoir mettre en scène avec la plume, le pinceau ou l'ébauchoir, des personnages dont l'École a dessiné d'avance le caractère et tracé la figure, et qui ont, de par l'histoire des républiques ou des empires, des religions ou des émeutes, une grandeur acquise!

C'est un jeu si sûr encore que ceux que jouent les philosophes dispensés d'écrire bien et de parler clair, et dont la meilleure gloire consiste à créer un vocabulaire ambitieux et barbare!

En poésie, la réminiscence suffit, et la cadence fait balancier.

Des mots! Des mots! sujet de composition de vers latins, tableau de légendes, planche à grimoire!

Eh non ! ce n'est point ainsi, avec le système de traductions et de commentaires, d'annotations, de paraphrases, qu'on habitue les individus, les peuples à la liberté. La déification du passé n'est pas la garantie de l'avenir.

Aussi, voyez, toutes les fois que ta pensée publique peut se manifester et que l'impression se mesure, comme on se prononce nettement contre la tyrannie de la forme et le despotisme de la tradition! N'a-t-on pas au théâtre la preuve claire que l'émotion naît seulement du spectacle des agitations qui remuent le monde vivant! La pâle tragédie se meurt, elle est morte, on bâille devant Racine, on rit à *Barbe-bleue*, on préfère l'esprit d'un bouffon au génie d'un maître, et l'on a plus l'amour de la farce que le respect de la majesté.

Je ne demande pas, pour mon compte, qu'on injurie le passé, mais je voudrais qu'on ne perdît pas son temps à le recommencer!

De même qu'il y a une vieille politique abandonnée, il y a un art infécond et dangereux, vivant de miettes, dormant sur des débris, qu'il faut reléguer aux catacombes.

Il s'agit d'étudier la vie et non la mort, de regarder en avant et non en arrière ou en haut! On veut lire dans les nuages et l'on va rouler dans le puits ! Mieux vaut y chercher la vérité!

La vérité, elle n'est pas dans le respect des Églises antiques ou des vieilles Écoles. Tout ce qui est dogme et foi me paraît une tyrannie. Ce n'est point que j'aie la manie du nouveau ni de l'excentrique; rien n'est nouveau dans ce que j'aime: ni l'homme ni la nature, et je suis sage, ce me semble, on demandant qu'on s'attache aux spectacles de la terre plutôt que d'essayer de voir clair au fond du ciel, en déclarant que je préfère au romanesque de l'histoire interprétée ou de la loi in-interprétable les émotions franches et vraies de la réalité.

Tous, les pauvres comme les riches, doivent pouvoir comprendre sans honte ou sans peine ce qu'il tient dans une œuvre d'art: statue, livre ou tableau.

La vie nous serre de près! s'il nous reste après les fatigues une heure, ce n'est pas pour regarder dans la fiction se démener des mensonges ou coquets ou grandioses, mais pour lire d'un coup d'œil sur le papier, la toile ou le marbre, un chapitre saisissant de l'histoire des passions humaines? Il ne faut pas d'un alphabet obscur, et ceux qui n'ont été qu'à «*la primaire*» voire même à «*la mutuelle*» (on les compte par millions!) n'ont point eu le loisir de lire les manuels mythologiques, historiques, et religieux qui forment le code de la tradition!

Qu'elle souffle sur sa lampe, cette tradition dont la chaîne a été d'or, mais à laquelle il est temps d'ajouter des anneaux neufs!

Au lieu d'un art orgueilleux et stérile réglé sur les habitudes des époques solennelles en haut, esclaves en bas, il faut en créer un qui aura pour muses la franchise et la simplicité, la nature pour théâtre, l'homme pour sujet.

Quelques-uns déjà ont donné l'exemple, et je me propose de signaler leurs efforts et de juger leur œuvre à cette place, chaque fois que l'occasion m'en sera offerte.

Je commencerai par le Salon, dont je parlerai la fois prochaine, en toute franchise, et je me figure que quelques-uns après moi oseront dire tout haut ce qu'ils pensent depuis longtemps tout bas.

On étouffe dans cette atmosphère de sacristie et d'épopées, mais il passe de temps en temps des bouffées d'air pur que j'ai bu à pleins poumons et à plein cœur!

De quelques toiles tombe comme un parfum des foyers honnêtes, et, pour couvrir l'odeur de la poudre, qu'exhalent les tableaux de bataille, il y a, dans des paysages mouillés, des senteurs d'herbe et de feuilles.

Jules VALLÈS.
